



Entretien avec Isabelle Jan

mené par Laurence Kiefé*

Dans cet entretien avec Laurence Kiefé, Isabelle Jan évoque ses souvenirs de jeune éditrice au Père Castor, puis chez Nathan où elle a lancé la « Bibliothèque internationale » qu'elles animèrent ensemble, sur un concept très nouveau d'ouverture à des textes étrangers traduits et non pas « adaptés », dans une vision universaliste généreuse.

Laurence Kiefé : Isabelle Jan, vous avez joué un rôle important dans l'évolution de la littérature de jeunesse et vous avez largement contribué à lui donner le visage qu'elle a aujourd'hui.

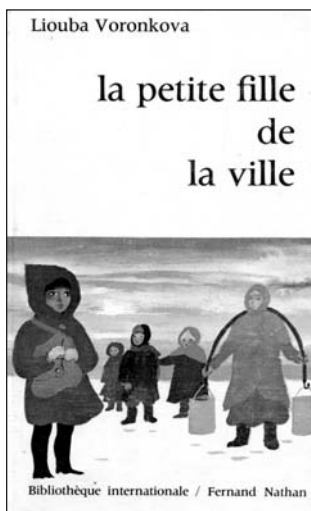
Accepteriez-vous de retracer le chemin qui vous a amenée jusqu'à cette littérature-là ?

Isabelle Jan : L'échec de mes études supérieures. J'avais néanmoins un sujet de maîtrise : la littérature enfantine anglaise de l'époque victorienne ; mais je devais aussi gagner ma vie. J'ai fait des recherches à l'Heure Joyeuse, dirigée alors par Marguerite Gruny et Mathilde Leriche qui m'ont prise comme stagiaire et m'ont beaucoup appris. L'Heure Joyeuse, bibliothèque historique et moderne à la fois, possédait un fonds magnifique où j'ai plongé et qui a fortement élargi mon sujet, passant de la littérature enfantine à la littérature comparée... J'ai renoncé à la maîtrise et, en 1969, grâce à Jacques Charpentreau, j'ai publié *La Littérature enfantine* aux Éditions Ouvrières.

L.K. : Après l'Heure Joyeuse, vous entrez dans l'édition. Et pas n'importe où puisque vous allez à l'Atelier du Père Castor. Vous y êtes restée deux ans et

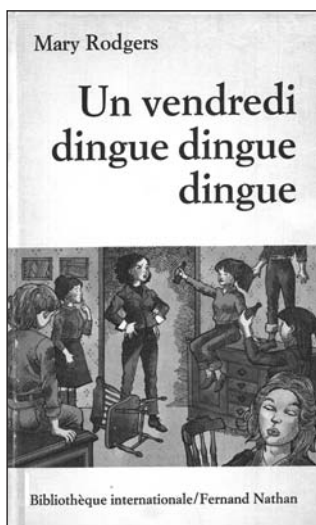
* Laurence Kiefé travaille depuis plus de vingt-cinq ans dans l'édition où elle exerce de front les métiers d'éditeur et traductrice.

Elle donne des cours sur la traduction dans différents masters. Elle est également Secrétaire générale de l'ATLF (Association des traducteurs littéraires de France).



L. Voronkova :
La Petite fille de la ville,
 couv. J. Steen, Nathan,
 1968 (Bibliothèque
 internationale)

M. Rodgers : Un vendredi
 dingue, dingue dingue,
 ill. P. Douenat, Nathan, 1972
 (Bibliothèque internationale)



T. Jansson : *Moumine le Troll*, Nathan, 1968 (Bibliothèque internationale)

vous êtes sans doute l'une des dernières personnes à avoir travaillé avec Paul Faucher. Pourriez-vous nous décrire en quelques mots quelle était alors l'atmosphère de la maison ?

I.J. : À mon avis, Paul Faucher était d'abord et surtout un magnifique artisan du livre. Les albums du Père Castor – de par leur format, leur maniabilité, leur graphisme – ont révolutionné pour longtemps la forme des premiers livres pour les enfants. Leur influence joue encore, plus ou moins consciemment, chez les éditeurs aujourd'hui. Par ailleurs, Paul Faucher était adepte de ce qu'on appelait l'Éducation Nouvelle (tout au moins de certaines de ses orientations) qui s'élevait contre la culture scolaire jugée trop abstraite et contraignante. Ainsi, l'Atelier du Père Castor proposait une alternative à l'instruction post-Jules Ferry, triomphante dans l'entre-deux-guerres et bien au-delà. Il s'agissait de rendre l'enfant autonome en se mettant « à son niveau » et en lui montrant un monde sans obstacle, sans trouble, sans violence dans lequel se sentir en « sécurité », mot-clé de l'éducation selon le Père Castor. Ce révolutionnaire dans la forme a créé une œuvre qui, paradoxalement, s'apparenterait à une Bibliothèque Rose. Il faut noter cependant que Paul Faucher a toujours revendiqué son rôle d'éducateur et n'a jamais prétendu faire œuvre littéraire et artistique.

L.K. : Cette conception rigoureuse et quelque peu ambiguë a-t-elle contribué à forger chez vous une certaine vision de la littérature de jeunesse, qu'on appelait encore à l'époque la littérature enfantine. Une évolution des termes sur

laquelle il serait intéressant de revenir, non ?

I.J. : Oui, on est passé, sans s'en apercevoir, d'une ouverture vers l'imaginaire à un nom de marque. Cette désignation équivoque – s'agit-il de « pour », « par », ou « avec » les enfants ? – et charmeuse, dont les deux termes, enfantin / littéraire, semblent un oxymore, s'est diluée, affadie en « littérature de jeunesse » ce qui, avouons-le, présente moins de charme. Enfantin signifiait tout et rien, jeunesse renvoie à une catégorie sociologique, donc commerciale.

L.K. : Revenons à votre parcours. Parallèlement au Père Castor, vous animez une émission sur les livres pour enfants à la radio. Vous commencez alors à avoir une vision de plus en plus personnelle de la littérature enfantine. Vous êtes bientôt prête à devenir vous-même éditeur ?

I.J. : En France, jusque dans les années 1970/80, la littérature de jeunesse était restée en friche en dépit d'une production énorme : Bibliothèques rouge, rose, verte, or... albums d'images conventionnels, à l'exception, bien sûr, de *Babar*. Seule la BD, venue majoritairement de l'étranger, manifestait de la vitalité. Mais elle ne suscitait l'intérêt ni des artistes, ni des éducateurs officiels, sans doute à cause d'une vision étroite de l'école française qui ne laissait pas de place pour l'art ou pour l'épanouissement du corps et de la sensibilité ni, par conséquent, pour celui des éditeurs eux-mêmes. Ceci étant évidemment vite dit. La situation était différente en Angleterre, dans les pays du Nord et de l'Est européen, aux États-Unis.

L.K. : À la fin des années 60, vous entrez donc aux Éditions Nathan avec un projet précis : lancer la « Bibliothèque Internationale », qui a duré une vingtaine d'années. C'était la première fois qu'une collection destinée à la jeunesse s'enorgueillissait de publier des textes étrangers, au point de l'afficher dans son titre... Jusque-là, la littérature étrangère servait plutôt de vivier dans lequel puiser des titres qu'on « neutralisait » en les francisant jusqu'à la bêtise. Dites-nous comment avez-vous construit cette collection et comment l'avez-vous faite évoluer.

I.J. : Vous venez de le dire très bien et je n'ai rien à ajouter. C'est là que mon expérience d'angliciste et de bibliothécaire m'a servi. Nous étions, ne l'oublions pas, très près de mai 68. Nous rêvions d'ouverture et d'universalisme, je pensais, un peu naïvement peut-être, que la littérature de jeunesse se rattachait aux grands courants culturels internationaux et j'ai cherché – et rencontré – des livres qui montraient des gosses de New York, de Londres, des favelas ou de lointaines campagnes, comme dans *La petite fille de la ville* de Liouba Voron-kova, traduit du russe par Natha Caputo, comme dans *Un vendredi dingue dingue dingue* de Betsy Byars, traduit avec brio par Jean Queval, avec leur quotidien comme dans *Rasmus et le vagabond* d'Astrid Lindgren, traduit du suédois par Pierre et Kersti Chaplet, et aussi leurs univers poétiques ou légendaires comme dans la série des *Moumine* de Tove Jansson, traduite également par Pierre et Kersti Chaplet, ou les *Rutabaga Stories* du grand poète américain Carl Sandburg. Mais je me suis toujours gardée de tomber dans la littérature démonstrative et

bien pensante, je me suis efforcée d'éviter le piège des romans à thèse qui ont commencé à fleurir après 1970.

L.K. : Diriez-vous que la littérature de jeunesse est un marchepied pour l'apprentissage de la lecture, certes, mais aussi de la littérature ?

I.J. : Quand je me suis lancée dans l'édition jeunesse, j'avais, sans doute, cette prétention... Je le répète, j'étais soixante-huitarde et je ne le renie pas. Nous voulions brûler le savoir académique et nous n'avions pas tort, mais cette fougue reposait sur un malentendu qui, à mon avis, apporta plutôt l'appauvrissement que la liberté. Ce malentendu tient en un mot : « plaisir de lire », tarte à la crème des années 1970/80, agité comme un slogan. Plaisir de lire en opposition au « déplaisir » de l'étude, à ses contraintes fantasmées. Cette idéologie du contournement de la difficulté a contribué à fabriquer, hélas, des infirmes de la connaissance. Plus gravement, en assignant une fonction éducative, sociale, voire thérapeutique, à toute cette culture dite mineure, marginale, populaire, dans laquelle s'inscrit la littérature enfantine, elle l'a émasculée, lui a retiré son pouvoir, l'a privée de sa liberté.

L.K. : Pourtant, aujourd'hui encore, on dit communément que la littérature de jeunesse doit s'inscrire comme un apprentissage de la littérature et c'est à ce titre qu'elle doit pénétrer dans les écoles. Je vois que votre position est nettement plus nuancée...

I.J. : Je suis en effet très sceptique sur le fait de remplacer l'étude de la littérature et de l'histoire littéraire avec ses infinies complexités par l'ingestion de littérature

de jeunesse à gosier forcé. Le bain culturel qu'elle offre en effet ne peut tenir lieu d'instruction, au sens noble du terme. La littérature jeunesse ne saurait remplacer le travail et l'apprentissage. Ce n'est ni dans sa nature, ni dans son histoire, c'est d'ailleurs la minimiser, la réduire à un outil commode, à un truc, or on ne forme pas à la connaissance avec des gadgets ! En revanche, on peut former la sensibilité avec toutes sortes d'œuvres dites « mineures ». Écoutez Rimbaud : « J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, [...] romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs. »

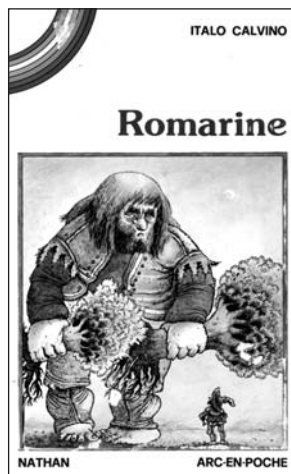
L.K. : Une douzaine d'années après le lancement de la « Bibliothèque Internationale », au début des années 1980 donc, vous créez une collection de poche au moment où commence l'explosion du roman pour la jeunesse. C'était « Arc-en-Poche », une collection ouverte aux auteurs français, à la différence de la « Bibliothèque Internationale ».

I.J. : La « Bibliothèque Internationale », reliée, solide, élégante, ciblait, si je puis dire, le cœur du public enfantin et faisait le bonheur des bibliothécaires car elle pouvait rappeler les collections des « enfants sages ». Visiblement, elle s'adressait à de bons lecteurs. « Arc-en-Poche », à mettre dans la poche, plus léger et moins cher, sans rien perdre en qualité littéraire ou graphique, voulait toucher un plus large public. Mais qu'est-ce que je raconte ? Nous avons créé « Arc-en-Poche » ensemble, vous l'avez déjà oublié, ma chère collaboratrice ?

L.K. : Certainement pas, puisque c'est avec cette collection que j'ai fait mon apprentissage d'éditeur... « Arc-en-Poche » où nous avons eu le plaisir de publier *Romarine*, le recueil de contes écrit par Italo Calvino et traduit par Nino Frank, le premier roman pour enfants de Daniel Pennac, *L'Œil du loup*, le premier roman de Pascal Garnier, *Un chat comme moi*, le premier roman historique de Jacqueline Mirande, *Sans nom ni blason*, et bien d'autres auteurs qui nous ont rejoints par la suite.

I.J. : Nous avons rapidement créé une extension d'« Arc-en-Poche » que nous avons sobrement appelée « Arc-en-Poche / Deux ». Nous y avons publié des romans historiques, des romans d'aventures, des romans d'apprentissage... Il s'agissait de fournir aux adolescents – et non plus seulement aux enfants – de quoi alimenter leur appétit de lecture. Une idée qui a connu depuis un sacré développement éditorial...

L.K. : Pour conclure cet entretien, chère Isabelle, je voudrais juste dire à quel point la « blanche-bec » que j'étais a eu de la chance de vous rencontrer... Merci.



I. Calvino : *Romarine*,
ill. Morgan, Nathan, 1980
(Arc-en-Poche)



D. Pennac :
L'Œil du loup,
ill. V. Rivery,
Nathan, 1984
(Arc-en-Poche)



Jacqueline Mirande :
Marceau des Marais,
ill. V. de La Fuente, Nathan, 1981
(Arc-en-Poche/Deux)